

Isidore Marquis, un pionnier de la paroisse de Moonbeam dans le Nord-Ontario

Au tournant du vingtième siècle, plusieurs régions agricoles du Québec souffraient du manque d'espace pour l'établissement de leurs fils issus de familles nombreuses. En même temps, les emplois dans les différents corps de métier de l'époque étaient plutôt rares; l'émigration vers les Etats-Unis, l'Ontario et autres lieux devenait donc une solution de rechange circonstancielle, peut-être, mais qui s'est avérée permanente pour certains.

Le milieu nord-ontarien où l'industrie forestière connaissait un essor important et on y trouvait des terres agricoles vouées au défrichement qui constituaient un attrait particulier pour des jeunes gens aux bras solides, au cœur généreux et animés du désir de se bâtir un avenir. Cette région alors lointaine de leur milieu familial n'était pour eux qu'un stimulant à leur courage et à leur détermination.

De L'Isle-Verte, de Cacouna, du Lac-Saint-Jean, de la Beauce, de Québec et des environs, sont partis des Gagnon, des Tremblay, des Noël, des Filion, des Marquis, des Beaulieu et de nombreux autres qui ont défriché et exploité les forêts et le sol arable de ce coin de pays situé à quelque 150 kilomètres à l'est de Hearst et à plus de 1500 kilomètres de Québec qu'on appelait couramment à l'époque « le nord de l'Ontario ».

C'est ce qui nous amène à vous parler un peu de nos parents Isidore Marquis et Lydia Noël qui se sont épousés à Fauquier (village voisin de Moonbeam), qui y ont passé toute leur vie. Quinze enfants naquirent de leur union, dont treize survécurent et laissèrent une postérité de cent trente-deux descendants s'ajoutant aux neuvième, dixième, onzième et douzième générations de Marquis en terre d'Amérique.

Isidore Marquis naquit à Cacouna, province de Québec, et fut baptisé à L'Isle-Verte la paroisse voisine le 2 avril 1889. Il est donc né et a grandi sur la ferme paternelle et ancestrale acquise par Amable Marquis en 1825, et exploitée alors par ses parents Arthur Marquis et Élisabeth Simard. Cette terre est située le long de la ligne seigneuriale de L'Isle-Verte, marquant la séparation des deux paroisses, Cacouna et L'Isle-Verte; elle est la dernière terre de la paroisse de Cacouna du côté est. Nous trouvons là une explication quant au baptême d'Isidore et des premiers enfants d'Arthur Marquis et d'Élisabeth Simard qui ont été baptisés à L'Isle-Verte plutôt qu'à Cacouna : cette terre était située plus près de l'église de L'Isle-Verte que l'église de Cacouna. Soulignons de plus que l'état des

routes à l'époque favorisait l'accès à l'église de L'Isle-Verte.

Après avoir fait ses études primaires à l'école numéro 3 du « Village-des-Frisés », il n'avait que seize ans, lorsque, avec un de ses cousins, il traverse aux Etats-Unis dans l'état du Vermont pendant quelques années pour gagner sa vie en travaillant surtout dans des chantiers forestiers, mais le mal du pays le ramène à Cacouna. De plus, c'était un véritable homme de la terre en même temps qu'un bâtisseur, un défricheur qui avait foi en ce que la terre peut faire vivre son homme et sa famille; ce qu'il a réussi.

Mais où donc se trouver une bonne terre à cultiver dans ce milieu qui l'a vu naître? Dans le Bas-St-Laurent, les bonnes terres à acquérir étaient plutôt rares; depuis plus de cent ans, les premiers lots concédés et l'arrière-pays après quatre ou cinq générations ne suffisaient plus pour établir les fils de cultivateur. Il fallait donc se trouver un emploi de métier et, dans ce milieu, il n'y en avait que très peu et ces métiers ne représentaient que peu de garantie pour l'avenir.

Isidore a donc regardé vers des horizons plus lointains où il trouverait la possibilité de réaliser sans doute un rêve en face de défis que lui seul avec sa foi, son courage, son amour savait être capable de relever.

C'est en 1915, avec son frère Alphonse qu'il se dirigea vers le nord de l'Ontario là où l'industrie forestière connaissait un certain essor et un certain engouement pour la colonisation, l'agriculture et l'ouverture de nouvelles paroisses. Alphonse opta pour le métier de forgeron qu'il exerça toute sa vie et Isidore obtint un lot qu'il défricha et mit en état de production tout en préparant un chez-soi pour accueillir une future épouse avec laquelle il entrevoyait un avenir des plus prometteurs. Mais, hélas! ce devait être pour plus tard.

En 1917, le Canada était en guerre et Isidore dut tout abandonner. Étant conscrit pour faire face à l'ennemi en terre européenne; il laissa derrière lui ses rêves les plus chers : une terre déjà en état de production, une maison et des bâtiments et qui plus est, Lydia Noël, celle que son cœur aimait. Le devoir pour sa patrie l'amena sur les champs de bataille européens où il échappa miraculeusement à la mort. Blessé à une jambe par un éclat d'obus, il fut hospitalisé pendant près d'un an à Liverpool en Angleterre. Il revint au Canada en juillet 1919, fit une visite à ses parents et à la famille

Isidore Marquis, un pionnier (suite)

à Cacouna et, sans plus attendre, c'est à Fauquier, Ontario qu'il se dirigea, retrouver Lydia, celle qu'il n'avait jamais oubliée et qui l'attendait toujours. Ils s'épousèrent à l'église de Fauquier le 25 novembre suivant, sans doute que le couple respirait une odeur de bonheur.

Après trois ans de mariage, Isidore et Lydia avec les deux premiers enfants de la famille firent l'acquisition d'une « terre en bois debout » à Moonbeam, petit village au nord-ouest de Fauquier qu'ils défrichèrent à la sueur de leur front et en firent une ferme de premier ordre sur laquelle ils passèrent toute leur vie active. Cette ferme devait assurer la survivance d'une belle famille de quinze enfants; malheureusement deux d'entre eux retournèrent vers le Père Éternel après quelques jours de vie dans ce bas monde.

Plus de la moitié de nos frères et sœurs nous ont déjà quittés pour un monde meilleur, mais la lignée des Marquis du nord de l'Ontario continue son chemin et parmi les enfants d'Isidore et Lydia plusieurs sont déjà décorés de l'auréole d'arrière-grands-parents.

Ceci n'est qu'un bref résumé de ce qui fut accompli par Isidore Marquis après avoir quitté le Bas-du-Fleuve comme il nous disait souvent et Lydia sa belle région du Saguenay. Isidore est décédé à l'âge vénérable de 91 ans entouré de l'amour de ses enfants; sur son lit de mort, il nous disait que la vie l'avait choyé. Lydia le rejoignit quelques années plus tard; elle rendit l'âme à 97 ans entourée de plusieurs d'entre nous.

Ces deux êtres attachants que nous avons tous chéris et aimés sont « morts de leur belle mort », signe que le travail ne fait pas mourir. Ils nous ont légué les deux plus grandes richesses que des êtres humains puissent espérer, l'amour et le respect.

Amicalement vôtres,

Rachel Marquis-Bizier, Orléans (Ontario)

Noëlla Marquis-Léonard, Saint-Sauveur-des-Monts (Québec)



Photo vraisemblablement prise en 1943

*Première rangée, de gauche à droite : Jean-Baptiste, Rose, Isidore, Rachel, Lydia, Rolande, Céline, Élie
Deuxième rangée, de gauche à droite : Noëlla, Alice, Jeanne, Léo, Éliisa, Annette, Simon*

Femme tu t'en souviens ...



Isidore Marquis et Lydia Noël

Cette photo de Isidore et Lydia a été prise à l'occasion du soixantième anniversaire de leur mariage en 1979. Isidore avait alors 90 ans et Lydia 81 ans. Quelques années plus tôt, Alice qui aimait beaucoup avoir des conversations spirituelles et sentimentales avec son paternel évoquant le temps passé a recueilli dans le tiroir des souvenirs quelques pensées qui animaient l'âme généreuse d'un homme à la fois simple, mais qui, par l'empreinte de ses pas au passage de cette vie a imprimé un caractère inoubliable de foi, d'espoir et d'amour à une communauté ontarienne.

Noëlla Marquis-Léonard
Rachel Marquis-Bizier

Femme tu t'en souviens.....

Vers la fin de sa vie, notre sœur Alice avait recueilli certains propos de son père et elle en a rédigé un poème, intitulé simplement « Femme tu t'en souviens... » qu'elle a inclus dans le « Grand Album de Famille ». On peut sentir la profondeur d'âme d'Isidore qui n'étant pas des plus instruits possédait quand même l'âme de poète.

Femme tu t'en souviens ! on n'avait rien pour commencer, tout était à faire; on s'est mis à la tâche et combien nous avons travaillé dur; il en faut du courage et de la persévérance; il faut de l'amour et l'amour n'est pas ce qu'on croit quand on commence.

Ce n'est pas seulement ces baisers qu'on échange, ces petits mots qu'on se glisse à l'oreille ou bien de se sentir serrés l'un contre l'autre; le temps de la vie est long, le jour des noces n'est qu'un jour; c'est ensuite, tu te rappelles, c'est seulement ensuite que commence la vie.

Il faut faire, c'est défait; il faut refaire et c'est défait encore. Les enfants viennent, il faut les nourrir, les habiller, les élever, ça n'en finit plus; il arrive qu'ils soient malades, tu étais debout toute la nuit! Moi, je travaillais du matin au soir, d'un soleil à l'autre.

Il arrive parfois qu'on désespère, les années se suivent et on n'avance pas, il semble qu'on revient en arrière. Tu t'en souviens femme ou quoi? Tous ces soucis, tous ces tracas; seulement tu as été là. On est restés fidèles l'un à l'autre et ainsi j'ai pu m'appuyer sur toi et toi tu t'appuyais sur moi; on a eu de la chance d'être ensemble, on s'est mis à la tâche, on a duré, on a tenu le coup.

Le vrai amour n'est pas ce qu'on croit. Le vrai amour n'est pas d'un jour, mais de toujours; c'est de s'aider, de se comprendre.